



HAL
open science

Faire trace - tracés sans faire

Manon Piette, Silvia Laura Rochet

► **To cite this version:**

Manon Piette, Silvia Laura Rochet. Faire trace - tracés sans faire. Institutions, 2023, Institutions, 71, pp.43-63. hal-04440985

HAL Id: hal-04440985

<https://hal.univ-lille.fr/hal-04440985v1>

Submitted on 6 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC0 - Public Domain Dedication 4.0 International License

Faire trace – Tracés sans faire

à Olivier,

« épanoui, détendu »,
dans le soleil_

Introduction - Fonction soignante partagée

Patient partenaire, patient expert, patient acteur du soin... dans le paysage contemporain de la psychiatrie, les expressions foisonnent pour tenter de repenser la traditionnelle verticalité du soin en redonnant une place centrale et active aux patients eux-mêmes. Ce modèle capacitaire d'un soin partagé, relevant le patient « chosifié » en patient « capable » (capable de se réintégrer, de s'auto-déterminer, de se raconter, etc...), nous semble pouvoir être questionné depuis une autre conception du partage et du soin. Loin de fixer le sujet à ses compétences, ses « moyens » physiques ou psychiques, il s'agira de le suivre dans ses tracés singuliers – là où minimalement parfois il est à entendre.

Tranche de vie au Club thérapeutique des Peupliers¹

15h, un vendredi, le club thérapeutique des peupliers ouvre. Le temps d'un après-midi.

Simbad ne trouve pas le dessin d'une femme qu'il avait commencé la semaine dernière et laissé sur la table près des ordinateurs. « Dans le placard peut-être ? Il n'est sans doute pas perdu ». « Tu demanderas à Rafael, il l'a peut-être rangé ».

Edouard : « Bonjour Manon. Manon, Manon des sources ». « Et vous ce serait Edouard comment ? » « Edouard le millionnaire ».

Joséphine se demande si Bérénice va venir au club cet après-midi.

Robin a amené un CD qu'il pose sur la table centrale.

Impatiences dans la salle commune : « le café est-il fait ? ». « Non, Rafael n'est pas encore arrivé. Personne ne fait le café ». « Il reste du café ? », « Non, je vais aller en acheter ».

¹ Les prénoms ont été modifiés, à l'exception de ceux d'Olivier et Sally, marquant ce texte de leur absence.

Hélène inscrit le nom des présents sur le cahier qui garde trace des adhérents qui sont passés et de ceux qui ont appelé. Annie s'approche, voit son nom inscrit : « Elle est pas là. Madame Girardot est pas encore arrivée ».

Olivier : « On est le 15 aujourd'hui ? On est le 15 ? On est le 15 ? Luc : « Oui on est le 15 »

Yves arrive, fatigué. « J'ai deux fois rejeté ce que j'ai mangé... ». « Vous avez été voir un médecin ? » « Oh non... les toubibs... avec tous les médicaments que je prends déjà ». « Et ma hanche... ça ne s'améliore pas... J'ai l'impression que je ressemble à un alcoolique quand je marche maintenant »

Olivier : « On est le 15 aujourd'hui ? » Pierre-Henri : « tu l'as déjà demandé... oui, on est le 15 ».

Mr. Linh est déjà là, c'est étonnant – il arrive souvent après 17h.

Olivier : « C'est une journée avec ! ».

Léonard vient d'entrer, silencieux. Depuis plusieurs mois, il vient sans rien dire, se posant sur une chaise, le regard sur ses souliers.

Tuan a amené un paquet énorme de gâteaux car il ne voulait pas les manger, et ne savait pas quoi en faire – « les déposer devant une école maternelle ? Cela aurait été étrange, non ? »

Marcel trépigne : cela fait plusieurs semaines qu'il vient à chaque ouverture du club pour parler de son projet d'acheter une Véronique pour la tombe de Sally, une patiente décédée au club il y a maintenant cinq ans. Un passage au cimetière est prévu dans deux semaines pour remettre en place un petit médaillon avec sa photographie, que le vent a arraché : la Véronique qu'il a repérée ne va-t-elle pas disparaître de chez le fleuriste ? Mais la laisser à l'intérieur deux semaines, n'est-ce pas prendre le risque qu'elle se fane ? C'est décidé, aujourd'hui Marcel va aller choisir la Véronique et nous en prendrons soin au club d'ici le passage au cimetière. Une Véronique aux feuilles vertes et blanches et non aux feuilles seulement vertes : c'est précis.

L'atelier-Mentalo (le journal du Club) commence : « c'est quoi avoir un ami ? », lance Robin. Marc déplie un discours abstrait, logorrhéique, personne ne semble comprendre. Pourtant Esther lui répond : « mais parler avec Dieu et parler avec un ami c'est pas la même chose ! ». Léonard toujours silencieux, esquisse un sourire. Pierre-Henri libère une chaise pour Claudia qui vient d'arriver en retard : le regard de Claudia s'illumine.

Mentalo est fini. Marcel vient vers moi, la démarche lente, presque piétinante : « Tu peux m'aider à écrire quelque chose ? ». Marcel veut écrire un texte pour Mentalo. Nous nous installons à l'ordinateur.

« A Sally », me dit-il. Très long silence. « Le club te paie une plante verte et blanche. Elle s'appelle une Véronique ». Très long silence à nouveau. « Tu peux pas m'aider ? », me demande-t-il ? « Qu'avez-vous envie de dire à Sally ? », je lui réponds. Silence. « Je pense à toi. Le Club pense à toi ». Silence. « Véronique gèle à -6 / -7°C. Fougère Gracilis gèle à -2°C ». Silence.

Où est le soin ? Quel est le soin au Club ?² A partir de notre travail dans ce lieu, nous penserons le soin comme une fonction, une fonction en partage. Le partage ne viendrait pas ici définir un « chacun sa part », une division des parts entre soignés et soignants (le patient expert retrouverait une part du soin, une prérogative soignante), mais le nœud même d'une circulation, d'un passage. La fonction soignante ne serait alors ni l'apanage du soignant, ni celle du patient, mais précisément une fonction, à savoir ce qui dépasse l'un et l'autre, ce que ni l'un ni l'autre n'incarne, mais qui traverse un lieu et le fait vivre. C'est autour des notions de « trace » et d'« inscription » que nous tenterons d'ébaucher une esquisse d'un radical minimal de cette fonction soignante.

Nous entendrons l'inscription dans un double mouvement, inséparable mais pas superposable : - ce qui s'inscrit d'un lieu, des entours, d'une rencontre, du monde pour un sujet, *ce qui fait trace pour un sujet* / - ce qu'un sujet inscrit sur un lieu, *ce qu'un sujet trace* ou encore ce qui d'un sujet s'inscrit au monde.

Ce qui « fait trace » est souvent bien difficile à saisir et à dire. Certes nous pourrions toujours d'emblée le rabattre sur une histoire à raconter, sur des événements attrapables, identifiables, témoins que quelque chose s'est passé. Mais cela serait manquer ce radical minimal : ce qui relève de l'impalpable, de l'inénarrable, bien plus que de l'événement. Nous tenterons de penser ici ce qui fait trace en-deçà de toute narrativité, de toute mise en récit, de tout discours subjectivé, voire de toute appropriation subjective. Ce qui fait trace non pas dans une logique d'événementialité (faire date, faire histoire), mais au sens plus basal d'une logique de l'inscription.

Nous tirerons ici l'inscription du côté de sa dimension la plus matérielle, du côté de la « trace », ce que la notion d'inscription symbolique – chère à la psychanalyse – pourrait venir trop vite recouvrir, en adossant l'inscription à la logique du signifiant, à la chaîne du langage. S'il sera toujours question d'une distinctivité où une singularité se repère, cette distinctivité sera à percevoir

² Formulations d'une adhérente, au mois de mai 2021, en préparation du colloque de soixantenaire du club des peupliers.

parfois en-deçà du registre des signifiants, dans les contours d'une présence³, dans une inscription corporelle qui n'efface pas sa dimension de matérialité⁴.

Ce qui du soin se partage serait donc une fonction d'inscription. Mais plus encore : la logique d'inscription exige de penser la fonction soignante en tant qu'elle se partage. Elle ne peut se jouer, elle ne peut opérer que là où il y a ce que nous pourrions appeler, avec Jean Oury, un système collectif. Ce qui permet l'inscription, c'est le Collectif, compris non pas comme groupe, mais comme « opérateur diacritique », opérateur d'hétérogénéité, de pluralité, de circulation⁵ : « il faut tout un agencement collectif pour que l'étincelle de quelqu'un scintille et soit entre-aperçue. Le plus souvent d'ailleurs, on ne l'aura pas vue, mais si ça s'est passé, c'est cela qui compte »⁶.

C'est cette articulation entre inscription et agencement collectif que nous tenterons de penser au fil de cette réflexion. Il s'agira, par diverses entrées, de questionner comment un Club thérapeutique peut être une scène d'inscriptions plurielles, où chaque personne qui y passe peut venir déposer, prendre et frayer.

Première partie : le Club thérapeutique – un lieu d'accueil des tracés singuliers ?

1. Non-assignation

Accueil

Nous partirons du chemin, un peu particulier, que nous avons chacune fait au club, en ce qu'il nous semble témoigner de l'ouverture du lieu au « tracer », « tracés » singuliers. Étudiantes, nous avons poussé la porte de ce lieu, et nous avons été accueillies dans un monde, auquel nous

3 En cela, notre réflexion est traversée par la pensée de Deligny et son attention à ce qui se trace, en deçà du registre de l'institution symbolique.

4 « L'inscription, c'est quelque chose d'autre que la matérialité mais c'est quelque chose qui fait appel à la matérialité. J'inscris, mais au sens où par exemple l'enfant autiste par son corps, inscrit quelque chose. Nous ne faisons pas ici référence uniquement à la langue telle qu'elle est organisée, ni à l'écrit tel qu'il est organisé : cette matérialité peut être celle du corps, et sans doute même pouvons-nous penser que de toute façon, et à un moment originaire, il faut bien que cette fonction scribe fût d'abord et avant tout une fonction corporelle, dont la matérialité ait été corporelle » (Michel Balat, « Le corps sémiotique », Congrès d'Angers, Décembre 2000 : [Le corps sémiotique - Michel Balat - Psychanalyse - Sémiotique - Eveil de coma \(michel-balat.fr\)](#))

5 « Le Collectif doit être tel qu'il ait des effets diacritiques, c'est-à-dire de distinction de différents registres, de différents plans ; ce qui peut servir à mettre en place, dans un ensemble, un réseau de « distinctivité » (Oury J., *Le collectif*, p. 117) » « Dans une collectivité, il y a toujours une tendance à agglutiner. La fonction diacritique est là pour maintenir une distinctivité, une tablature de distinctivité, un peu comme la tablature des phonèmes dans une langue (...) Dans une collectivité, il faut maintenir le maximum de points de différence, la différence distinctive : quand on va dans un lieu, par exemple la cuisine, ce n'est pas la même chose qu'à la lingerie ou que dans le bureau des médecins » (Oury J., *Préfaces*, p. 195-196)

6 Michel Couill, « L'air du temps ou du balai au directeur en passant par les crêpes », *Institutions*, n°27, septembre 2000, p. 16.

n'étions pas a priori conviées. C'est donc par ce mot d'*accueil* qu'il nous semble évident de commencer. Alors que dans beaucoup de lieux, il nous aurait fallu une convention signée ou un contrat de travail, le Club nous adressait, lui : « venez voir », « bienvenue », « restez comme vous voulez ». Il nous a accueillies, en-dehors d'un statut prédéfini de « soignantes », nous permettant un temps de tenir singulièrement⁷ dans un espace de non-assignation.

Entendons ici que l'accueil n'est pas une façade, il n'est pas un autre mot pour désigner la « bienveillance » avec laquelle on devrait théoriquement traiter un patient lors de son admission. Il concerne fondamentalement la possibilité *de ne pas se voir assignés*. L'accueil est inconditionnel en ce sens-là : *il ouvre un espace de non-assignation*.

Nous le constatons, dans le champ de la psychiatrie, l'entrée dans une institution est la plupart du temps conditionnée à diverses directives, divers prérequis (avoir tel diagnostic, avoir tel degré de reconnaissance handicap, ne pas être « trop... »). Il y a des lieux où on n'a pas sa place, qu'on soit soignant – soigné – normal – malade. Juste on ne l'a pas. On n'a pas le droit. Il y a dix places pour tel atelier tel jour telle heure, il faut réserver à l'avance. Il y a tant de places de stagiaires, tant de places de psys, tant de « patients ». Entrée, sortie. Quelqu'un garde sa place, la donne ou la perd, et quelqu'un la prend. Dans ces lieux, la logique d'inclusion est donc aussi celle de l'exclusion. Avoir une place prédéfinie n'est que l'endroit d'un envers : ne pas avoir sa place. En tous les cas, « avoir sa place » est généralement un enjeu d'acceptation ou de soumission aux règles instituées ; ce qui diffère singulièrement de ce que pouvait sentir Olivier, un des habitués du Club, lorsqu'il dit « *j'ai ma place, je suis bien placé* », dans ce lieu qui, lorsqu'il accorde à une présence de trouver une place où s'asseoir, l'accueille comme tout-un-chacun, singulièrement, à la mesure de ce qui fait trace pour lui ou pour elle, sans présumer de la place qu'il occupera.

Mouvement

Au Club, il n'y avait donc pas de place pré-pensée qu'il nous aurait suffi de venir occuper. Mais un espace vide permettant qu'il se passe quelque chose. Un espace vide où chercher sa place, et continuer à la chercher. Cet espace vide est espace de liberté en ce qu'il est possibilité d'une mise en mouvement de la singularité de chacun, en ce qu'il donne un cadre au *mouvement des singulari-*

⁷ Une des clefs de compréhension se situant sans doute dans la manière dont chacune pouvait se trouver « bien placée », à l'aise, avec cette possibilité de non-assignation. En restant au Club, pour ma part (S), je n'étais plus stagiaire (« stagiaire-anthropologue » ou stagiaire-psychologue, au fond, la différence importe peu pour certains..), puisque je restais. En étant là, en dehors de toute inscription universitaire ou professionnelle, en continuant à venir, j'étais juste Silvia. Encore dans le paysage, ou là, dans le passage. Avec la possibilité réitérée, selon le passage des jours, les époques, les saisons, de continuer à venir. D'être un peu là, même quand on n'y est pas.

tés, mouvement que nous opposerons ici à l'assignation et la fixation des identités. C'est un espace où l'inconnu peut arriver et venir à son tour configurer le lieu.

Liberté éprouvée d'aller et venir sans contrainte, de passer d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre, liberté de simplement être là sans rien faire, sans parler : le Club est un espace qui se définit par sa liberté de circulation. Une liberté que, de par la non-définition des raisons de notre présence dans le lieu, nous avons pu éprouver au Club, semblablement à tout arrivant qui pousserait un jour sa porte : pas de jour de présence fixé, pas de période de l'année fixée - une modalité de présence qui concernait uniquement la question de notre désir : « *S'il y a une liberté de circulation, il y a une possibilité de mettre en place, pour tout un chacun, d'une façon singulière, non pas des itinéraires, mais des chemins, des chemins qui ne sont pas tracés d'avance et à partir desquels, par hasard, il y aura possibilité de rencontre*⁸ ».

Désir_

Cet accueil opérant une mise en mouvement d'une logique désirante, c'est ainsi que pour nous ça a démarré. « Démarrer » au sens ancien du terme, où il s'agit avant tout de larguer les amarres, et d'appareiller le navire, de s'embarquer. De se rendre compte, après un temps, qu'on se retrouve là depuis un moment déjà. A travers cette liberté qui nous a été donnée, nous avons découvert quelque chose d'une fonction soignante, par-delà les « évidences » de ce qu'est le soin, de ce que serait « un soignant » : fonction soignante dont nous participions, sans parfois même nous en rendre compte, fonction soignante circulant par les échanges, les partages que nous pouvions avoir, et qui venait ouvrir à un désir soignant. Désir d'être là pour témoigner de ce qui se trace de chacun au Club.

2. Espace-temps

Histoire_

L'appellation de « Club », dans le paysage des Groupes d'Entraide Mutuelle (GEM) et de l'extrahospitalier contemporain, dénote, de par la dimension d'accueil et de caractère privé, secret, que le nom laisse entendre. Elle poursuit néanmoins également une autre filiation, souvent méconnue pour l'utilisateur des services de la « santé mentale » et de la réhabilitation psycho-sociale : le Club

⁸ Jean Oury, « Le corps et ses entours : la fonction scribe », dans Pierre Delion éd, *Corps, psychose et institution*, Toulouse, Erès, p. 21-27.

est un « "Club *thérapeutique*"⁹ créé et déclaré "Association loi 1901" en juillet 1960 par l'ASM13 (Association Santé Mentale-Secteur psychiatrique du 13ème arrondissement de Paris), lieu historique associé à Philippe Paumelle et à la création du « secteur » en psychiatrie. Mais il est aussi une des créations originales impulsées par une tradition politique spécifiquement française. De la prise de conscience et du mouvement d'effervescence et de création de l'après-guerre, qu'on a désigné depuis sous l'appellation « psychothérapie institutionnelle », il ne reste aujourd'hui que peu de structures, entre les cliniques « phares » de La Borde ou La Chesnaie et quelques services disséminés au sein du paysage hospitalier contemporain. Le Club thérapeutique lui, est le produit d'une évolution parallèle, au croisement entre l'héritage de la P.I. et les orientations du secteur, dans ce qu'il a permis d'une mise en place de l'extrahospitalier. Ce déplacement du lieu de soin au plus près du milieu social d'où proviennent les malades, dans la cité, présentait l'opportunité de fragmenter le monolithe institutionnel de la psychiatrie en une multiplicité d'institutions légères de consultation, de soins à domicile, de postcures... S'il fallait marquer la spécificité du Club par rapport aux GEM¹⁰, ce serait que les logiques d'organisation et de responsabilités y sont considérées comme essentielles *pour garantir la fonction thérapeutique du lieu*. C'est aussi pour garantir celle-ci que se justifie la présence d'une équipe soignante, la « synthèse » ouverte du lundi matin, où se raconte la semaine écoulée, et les réunions d'assemblée générale, établie sur le principe de la collégialité¹¹. Le fait est que le Club, tout en gardant une relative indépendance vis-à-vis de la structure psychiatrique de secteur (ASM 13), emploie des professionnels (psychologues-cliniciens, psychanalystes ou non) qui participent au travail qui se joue là.

Au Club des Peupliers, c'est un « thérapeutique de sous-jacence » qui opère, un thérapeutique non-verticalisé, même si parfois la présence de psychologues est ressentie par les adhérents comme une chape, un regard « médical » et qu'il serait hypocrite de vouloir symétriser les expériences. L'équipe est « garante » d'une dimension soignante par l'analyse institutionnelle¹² qu'elle

9 Les Club Thérapeutiques intra-hospitaliers sont créés à partir du fonctionnement des Comités hospitaliers mis en place par Tosquelles à Saint-Alban et du premier Club historique, le Club Pierre Balvet

10 Les GEM (Groupe d'Entraide Mutuelle) accueillent des personnes qui ont fréquenté ou fréquentent encore les services psychiatriques, et pour lesquels on envisage une "réinsertion" par le travail ou la resocialisation -, et une logique d'auto-gestion et de mise en partage des expériences, telle qu'on peut la trouver dans les GEM - le Club thérapeutique s'adosse, pour recevoir des financements permettant son fonctionnement, à la circulaire GEM depuis 2005.

11 Le Club, en tant qu'association loi 1901, organise de manière trimestrielle un Conseil d'Administration (CA), auquel sont invités tous les adhérents du Club, pour prendre les décisions relatives aux sorties et événements prévus pour les prochains mois. Une fois par an, sont élus à l'Assemblée Générale les membres du Collège Interne et du Collège Externe ; les membres du Collège Interne, personnes adhérentes ou non venant au Club, sont les seuls à avoir un pouvoir décisionnaire.

12 Expression de Georges Lapassade (1962), qui sous-tend toute la théorisation de la psychothérapie institutionnelle. Elle se pense comme une méthode d'intervention démocratique favorisant l'expression des opinions contraires, des conflits ou des non-dits au sein d'une organisation ; une manière d'analyser le transfert et le contre-transfert institutionnel dans les institutions psychiatriques ; elle est un concept favorisant la pensée d'une institution en mouvement, un idéal, ne se figeant pas dans ses mécanismes sclérosés et aliénants. Ou, pour le dire comme Félix

mobilise dans le lieu. Elle s'assure qu'une fonction soignante puisse continuer à se partager, fonction qui n'est pas la prérogative des professionnels, mais qui doit circuler dans le lieu en tant qu'on continue de le penser à cette fin.

Praticables _

Le Club n'est pas un lieu résidentiel : il est ouvert sur des créneaux définis - lundi, mercredi, vendredi, samedi à raison de trois à quatre heures durant l'après-midi. Les différents temps du club (ateliers, temps interstitiels, sorties, repas, grande sortie, amicale, voyages, assemblée générale, conseils, hors-Club¹³) délimitent autant de scènes d'inscription possibles. Autant de praticables¹⁴ où chaque personne en participant ou non, en « étant là » tout simplement, en passant pour ne plus jamais revenir ou en venant tous les jours, en téléphonant depuis un ailleurs, peut venir inscrire sa singularité, faire trace.

L'accueil inconditionnel du Club c'est peut-être ça – que quelque chose à chaque fois nouveau se joue à chaque ouverture, et que le Lieu ne peut en rien laisser présager de la rencontre qui se fera (ou ne se fera pas), de ce que l'on va trouver, « aujourd'hui », au Club. Quand bien même la régularité et la répétition peut donner l'impression d'un « encore », l'insistance de la singularité de chacun est en même temps de l'ordre d'un chaque fois nouveau et non d'un « toujours déjà ». La répétition d'un frayage singulier n'est jamais une répétition à l'identique, là même où visiblement nul changement ne se perçoit.

Deuxième partie : faire trace du lieu, et de ce qui s'y inscrit

1. Mouvements d'inscription : traces et fonction-scribe.

Émergences _

« Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » résonne comme la question métaphysique par excellence, mais que nous aimerions ici réentendre tout autrement, en ce qu'elle

Guattari, elle est comme le Collectif, une « machine abstraite » et non pas une notion incarnée uniquement par quelques-uns.

13 Des moments de rendez-vous que se donnent les usagers, le dimanche, ou pendant les vacances, en dehors des locaux, et sans l'équipe soignante, mais en emmenant avec eux le signifiant du Club.

14 Les outils de la psychothérapie institutionnelle, c'est « des passerelles et des praticables » (Jean Oury et Danielle Roulot, *Dialogues à la Borde, Paris*, Hermann, 2008, p. 89).

fait signe vers la question de l'inscription. Il s'agira de tenter d'être au ras des choses, de ce qui fait qu'il y a quelque chose et non pas rien.

Ce qui importe est le fait que chacun au Club puisse venir déposer quelque chose, y déposer des bouts de son intimité, de sa singularité. Y compris venir y déposer ce qui l'envahit, le « réel » qui le dissocie, le réel où plus rien ne se délimite (pas même des lignes d'erre, pas même un lieu où être). Ainsi d'un habitué du club, dont nous n'avons plus de nouvelles, alors qu'un voyage avec le Club était prévu en septembre. Après un été d'errance totale, le revoilà qui revient au club, dans un état de dissociation très marqué. Pourtant de ce réel, des choses vont pouvoir se dire au cours de l'après-midi : « où est Marlène ? » (Marlène est une adhérente du club qu'ici beaucoup de personnes connaissent), « avez-vous de ces nouvelles ? ». Au cours du Mentalo, où il est question de poésie, Bruno prend la parole : « Marlène m'a appris les alexandrins (...) Mes années avec Marlène ont été les plus belles années de ma vie ». Bruno reviendra le lendemain. Le Club, en tant que lieu travaillé par le « Collectif », permet ainsi à chacun de déposer ce qu'il veut, où et quand il le souhaite. Aucune obligation. Chacun choisit « ses scènes d'inscription », et contribue à marquer le lieu de sa singularité.

Faire trace c'est d'abord cela : marquer concrètement le lieu de son passage, de sa présence et/ou de son absence. La matérialité de la trace est ici l'inscription concrète de « l'efficace de la singularité »¹⁵ – marque possible nous le verrons parce que le Club se fait institution malléable, concrètement mise en forme par les tracés de chacun. Le Club thérapeutique est scène de ces traces traçantes, de ces sillages singuliers, de ces tracés singuliers.

Ce type de trace témoigne d'une façon de s'inscrire au Club. Telle personne est venue, et a demandé les clefs du Hors-Club ; telle personne a apporté un poème pour Mentalo, telle personne a affiché au mur son dernier tableau peint – signe de l'ouverture d'une dynamique désirante où un sujet se repère. Mais nous aurions sans doute trop vite fait d'interpréter ces inscriptions d'un sujet comme inscription d'un désir. Les façons de s'inscrire au Club doivent être en partie dissociées de la logique du sujet comme sujet désirant, car cela nous semble passer à côté d'autres formes d'inscriptions, plus silencieuses, moins saillantes ou éclatantes, plus ritualisées aussi. L'inscription est aussi celle de bouts de singularité qui se sont rassemblés à cet endroit, en un temps éphémère : tel déplacement dans l'espace, qui trouve pour ainsi dire le Club sur son chemin ; la connivence d'un geste, apparu et immédiatement disparu ; un regard, qu'on n'attendait pas, ou plus, depuis des semaines. On sent bien qu'il y a là des inscriptions dont la narration souvent ne se préoccupe pas de la charge - trop infime, ou infinitésimale.

¹⁵Jean Oury, « Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles », *VST - Vie sociale et traitements*, 2007/3 (n° 95), p. 123.

Ce faire trace là n'est pas forcément quelque chose que l'on peut « raconter » comme un récit, une série d'étapes, une histoire qui aurait un début et une suite. Cela peut être des moments d'insignifiance, qui ne disent rien, qui n'ont apparemment aucune conséquence « immédiate »,.. qui ne se concrétisent justement pas forcément par des actions, des mouvements, des gestes ou des traces visibles. On voit bien ici que ce qui fait trace ne va pas forcément avoir comme effet une production narrative, ou matérielle, on y reviendra. Par exemple un sourire tout d'un coup d'un adhérent qui restait silencieux et mutique à l'occasion d'une parole lors d'un atelier écriture. Ce qui aura compté ici n'est pas facilement dicible ! *Il s'est passé quelque chose*, et peut-être il en restera une trace.

On peut comprendre ces émergences à l'image d'une personne assise sur sa chaise depuis trois heures, inerte, imperméable, comme totalement engourdie, semblant absorbée dans une préoccupation permanente. Comme si rien ne se passe, rien ne s'inscrit, rien ne vient ni ne part. Ou peut-être comme s'il se passait quelque chose sans arrêt, hypervigilance sans filtres, qui ne peut rien inscrire. Nous pensons ici à Léonard qui est venu pendant des mois s'asseoir dans la salle collective, capuche sur le visage, ne disant rien, regard dans le vide. Et puis un jour, le voilà qui dit bonjour. Quelque chose se passe : on ne s'en rend peut-être pas compte mais pour pouvoir dire « bonjour », il faut avoir pris pied dans un espace délimité, avoir une place. Alors à nous ensuite de faire en sorte ce bonjour ne soit pas perdu, qu'il en reste une trace, que ce ne soit pas écrasé.

En déposant ces bouts de singularités, chacun participe par là même du mouvement du lieu, chacun participe à *faire trace du lieu*. Et les choses qui vont pouvoir se déposer au Club pour quelqu'un sont à l'aune aussi de ce qui va faire trace pour lui de ce qui se passe dans le lieu (ainsi l'adhérent qui parle des alexandrins et de Marlène, suite au mot « poésie » prononcé lors du Mentalo, mot qui l'accroche et à partir duquel se renoue quelque chose de sa singularité). C'est bien parce que le lieu est pluriel, vivant, que chacun pourra y « prendre » quelque chose, pourra se saisir singulièrement de ce qui se passe. Le mouvement du lieu est donc tout à la fois constitué par les bouts de singularité que chacun y dépose, tout autant qu'il participe à l'émergence de ces bouts de singularité.

Fonction scribe_

Nous sommes ici conduites à la notion de fonction scribe (articulée par Michel Balat et reprise par Jean Oury dans ses séminaires) : chacun, au club, « vient là sans trop « savoir », mais dans ces sortes de passages¹⁶, il peut se faire que quelque chose s'inscrive, non déchiffrable dans

¹⁶ Jean Oury emploie lui le terme de rencontre et non de passage.

l'immédiat : fonction « scribe »¹⁷ » La fonction scribe c'est la question de ce qui fait trace pour quelqu'un, du fait que quelque chose va s'inscrire pour quelqu'un.

Pour Jean Oury, se situant ici clairement dans l'héritage de Lacan, la fonction scribe est une fonction d'inscription symbolique qui fait advenir le sujet¹⁸ : une sorte de discrétisation du continu, une coupure dans le musement¹⁹, coupure d'une toute-présence²⁰. Cette fonction d'inscription c'est comme un bout de présence qui vient se délimiter, parfois dans une parole, une écriture, dans une action ou dans un déplacement (Oury : dit que la position du scribe : c'est « errer à la rencontre »²¹, que c'est avec les pieds qu'on inscrit des rencontres) parfois en silence (être là tout simplement au milieu des gens) ... Il y a donc différentes strates pourrait-on dire de cette inscription, différents signes aussi d'un « je suis là ». Parfois quelque chose qui signale un « Je », un désir, l'inscription d'une absence-présence. Mais parfois, dans la question lancinante, répétée chaque jour, parfois chaque minute, (et pourtant chaque jour différente), d'un passant du Club qui demande « On est le 12 aujourd'hui ? » - cela se joue aussi, à un autre niveau. Dans la question déjà, et dans l'attente que quelqu'un, quelqu'une, lui réponde : « Oui, on est le 12. » et puisse témoigner, *encore*, à chaque instant où cette demande réémergera, du fait qu'il y a quelqu'un, et pas rien. Pas forcément un « Je » mais « quelqu'un » plutôt que rien - ou plutôt que Tout. Une attestation de la présence, que le point d'interrogation ne reste pas dans le vide. En-deçà de la logique de la reconnaissance. Une « fonction scribe » est donc à penser, en deçà de l'architecture plus complexe des subjectivités, au niveau des tracés singuliers, de ces frayages de « singularités.

Ce processus d'inscription mobilise un niveau très basal, qui exige, pour être perçu, un effort de dégagement par rapport à une mise en sens, une narration – telle qu'elle pourrait être à l'œuvre dans une histoire événementielle, celle des concrétisations agies et agissantes (un tel a fait ceci aujourd'hui, un tel a pris telle responsabilité...). Et un dégagement de tout acte interprétatif. Au fond ce qui fait trace pour quelqu'un, cela reste très souvent bien opaque ! La seule chose que nous puissions faire : tenter d'être témoin de ce qui s'inscrit, que ce « je suis là », ou ce « ? », ne reste pas sans retour.

17 Selon le terme consacré par Michel Balat, sémioticien proche de Jean Oury.

18 Sujet à entendre du côté de la singularité et non pas de l'appropriation subjective, de l'identité subjective

19 « Quand tu reçois un schizophrène dont tu dis qu'il ne peut pas s'approcher du Dire, tu le reçois, il ne dit rien, et tu lui dis : à demain 5 h. » Ne pourrait-on pas dire à ce moment-là que tu exerces cette fonction scribe ? (...) le passage du musement au scribe c'est le passage du continu au discontinu, qu'il faut l'accepter, c'est d'ailleurs la difficulté, mais que rien ne commence sans ce discontinu. Je disais à Oury : quand tu dis à demain, 5 h, il y a du discontinu. En lui disant cela tu fais comme s'il était venu te dire : demain. Quelque chose est sous-entendu : à demain 5 h, à nouveau, vous pourrez recommencer à dire (Marie Depussé, dans « Écritures et psychothérapie institutionnelle, Trialogue M. Balat, J. Oury, M. Dépussé », 9 mai 2002. <http://www.balat.fr/IMG/pdf/trialoguemai02.pdf>.)

20 C'est à ce point de coupure que le sujet est supposé advenir – la structure absence/présence structurant logiquement le sujet pour Lacan

21 « Rester là, ne pas foutre le camp, errer – si on sait faire ça, errer – dans les parages de ces êtres qui ne peuvent pas dire, qui ne veulent pas dire », Jean Oury, Conversations sur la folie, p. 28.

Circulation et partage de la fonction scribe_

En mettant en suspens la question de savoir *qui* advient, ce que nous tentons de décrire, c'est que quelque chose de l'ambiance, du lieu, des objets et personnes qui circulent vient faire accroche, point d'accroche pour quelqu'un, et cela va avoir des effets. Par exemple, lors d'une sortie à l'extérieur, un canard près d'un plan d'eau va être l'occasion pour une adhérente de l'ouverture d'un espace de parole, soutenu par la présence d'une personne à ses côtés : le canard fait point d'accroche, remettant en mouvement, réactivant, traduisant d'anciennes traces, et permettant que quelque chose de son histoire puisse se dire. La fonction scribe circule entre le canard, la personne qui se souvient, et la personne qui reçoit cette apparition. Elle n'appartient à personne, mais dans son mouvement c'est un espace d'inscription qui est devenu possible. « Je t'ai entendu dire que la fonction scribe par définition ça circule, et que le droit de s'en approcher tient au fait que ça circule. On peut la prendre en un point de sa circulation, c'est-à-dire dans son inachèvement » (Marie Depussé s'adressant à Oury²²).

Cela circule par ricochets, ou par rebonds entre « singularités » : telle inscription dans le lieu peut trouver écho chez une autre personne. Par un effet de rebond, une personne produit des effets à différents endroits, où à des endroits qu'on ne soupçonnait même pas. De par la configuration plurielle et vivante qu'est le club, on se rend compte que la fonction scribe circule et ne se concentre pas en « un » lieu, « une personne ». Ce qui va faire support d'inscription pour l'un ou pour l'autre est proprement non-anticipable, tient aux croisements des différents mouvements qui tissent le lieu : c'est-à-dire à la multitude des effets de transfert pluriels tenant non pas à un cadre spécifique (selon le modèle de la cure analytique classique) mais aux mouvements du quotidien, du hasard, de la rencontre. C'est là qu'opère le partage de la fonction soignante. Une circulation non totalisante, qui continue encore et encore, et qui tient au « ça vit » d'un lieu.

C'est une temporalité diachronique qui est ici en jeu dans la circulation de la fonction scribe, et non pas synchronique. Sans doute aussi la place donnée aux absents et aux morts, en témoigne-t-elle très simplement. Nous pensons ainsi à la mort d'une adhérente, Sally, il y a plusieurs années. Elle a touché, concerné chacun singulièrement, jusqu'à ceux qui ne la connaissaient pas. « *Ça laisse des traces* », parce que ça en a laissé, c'est sûr. Nous pensons aussi à toutes les morts dont on ne parle pas, que l'on n'a pas forcément connues, mais dont le lieu se souvient. Ce n'est pas tant le lieu qui garde la trace, c'est que certaines personnes vont, elles, retrouver une photo, redire un nom,

²² Oury J., « Écritures et psychothérapie institutionnelle, Trialogue M. Balat, J. Oury, M. Dépussé », 9 mai 2002. <http://www.balat.fr/IMG/pdf/trialoguemai02.pdf>.

raviver une mémoire, et que par-là, la fonction-scribe va opérer, par ces différents bouts – même si d'autres pourrions oublier.

2. Travail institutionnel et fonction thérapeutique partagée

Un des enjeux dans cette question du « soin » au Club et de la fonction soignante partagée est celle de soutenir la fonction scribe, de soutenir le fait que quelque chose puisse s'inscrire pour chacun. Or, c'est bien ce que Jean Oury a développé, en pensant que la circulation d'une fonction-scribe à un niveau collectif aura des effets d'inscription d'un corps « singulier » dans le registre symbolique. L'enjeu de cette circulation au niveau institutionnel est de permettre que « suffisamment de rencontres et de paroles circulent, même dans le silence ». La fonction scribe – ainsi comprise au niveau collectif et institutionnel – permet un travail de l'humus institutionnel de telle sorte à ce qu'il reste fertile²³.

Et cela nous a semblé se jouer à différents « niveaux ».

Travail du lieu _

Le travail du lieu, d'une part, que l'on pourrait penser, en lien avec le travail d'Hélène Réglé, comme un travail sur la plasticité institutionnelle²⁴. C'est-à-dire se rendre vigilant, chacun et chacune à son niveau, à ce qui pourrait venir fermer, boucher et à ce qui rend le lieu suffisamment ouvert, modulable pour qu'il puisse être affecté, marqué par les personnes qui le traversent – pour qu'il puisse accueillir les traces singulières et leurs effets, et donc se ré-instituer, ré-institutionnaliser. Cela rejoint notre point de départ : à savoir qu'il y ait suffisamment de liberté, de circulation, de diversité pour que chacun puisse y tracer un chemin singulier, « transformer » le Club de par sa présence... Il s'agit de travailler la terre, l'humus institutionnel pour que les fleurs poussent, que ce ne soit pas mort, qu'il puisse se passer quelque chose et non pas rien. Pour cela, travailler au Club, c'est aussi pouvoir être support discret, discrétisant. C'est être là comme soutien,

23. Il y a ici à entendre le lien que fait Jean Oury entre humus institutionnel et « milieu de langage », lieu où il y a du signifiant : « La reconstruction du corps exige l'existence de lieux où on vous fout la paix, où ça puisse se redéposer, se redécanter. Des lieux où il y a du signifiant, du signifiant qui puisse se déposer là où il y avait des failles et des trous (...) comme les premières inscriptions de Freud dans son système » (Oury, *Il, donc*, p. 86). La sous-jacence est ainsi une sorte d'univers de « préformes », mais qui n'est pas sans articulations et qui est donc déjà du registre symbolique. Jean Oury parle d'une « contexture de l'ambiance » (faites échanges matériels élémentaires, mais aussi d'éléments fantasmatiques qui se sont déposés dans le lieu depuis des années, de conversation même délirantes). Cette contexture n'est pas de la « grouillure » car elle est vectorisée.

24 Thèse d'Hélène Réglé, *Rétablissement, texture psychique et plasticité institutionnelle*, présentée et soutenue à l'Université Paris Diderot le 8 avril 2019.

parfois comme support, de la fonction-scribe qui peut se voir produite à tout moment par quelqu'un pour qui le lieu permettra que des choses s'inscrivent.

En ce sens le Club comme lieu est la fabrique d'une multiplicité de scènes, de surfaces d'inscription, de feuilles d'assertion dirait Balat – c'est le tissage de feuilles d'inscription pourrait-on dire. Il y a plusieurs lieux dans le lieu (ce qui fait support d'inscription est très varié et peut faire support différemment : tel mur, telle planche de placard, tel atelier, un voyage). Et une façon de travailler le lieu est ici de maintenir une certaine hétérogénéité, une certaine distinctivité pour que justement une singularité s'y repère. L'hétérogénéité du lieu va permettre des inscriptions, des accroches singulières, et le lieu lui-même va en quelque sorte se nourrir de ces inscriptions, être remis en mouvement par ces inscriptions.

Par ailleurs, dire « le Club » c'est bien sûr aussi parler de *chaque personne* qui traverse le lieu : chacun peut devenir surface d'inscription pour un autre, chacun peut se faire support d'inscription pour l'autre. Et ça tourne, ce n'est jamais « incarné » par quelqu'un, d'où la difficulté aussi à en dire quelque chose, bien que ce soit très concret. C'est parfois aussi en se décalant soi dans sa manière d'écouter, par un léger virage, dans sa manière d'être avec quelqu'un, qu'une scène d'inscription nouvelle va pouvoir s'ouvrir. Un léger décalage, un léger virage, va permettre un nouvel espace.

C'est aussi accepter de se voir transformés par ce singulier de la présence de l'autre, de pouvoir se trouver à une autre place, selon les éclats de singularité en présence et ce qu'ils disent de la nôtre – en ce qu'ils peuvent s'inscrire en nous et que nous pouvons, parfois, y répondre/en répondre. Il s'agirait de comprendre – et sans doute cela est-il plus difficilement analysable encore, comment *faire trace* commence par *être tracés*.

D'autre part, soutenir la fonction scribe c'est aussi parfois porter la fonction scribe pour un autre, en marquant qu'il se passe quelque chose. Mettre des mots ou bien simplement être là, regard-présence. Quand on pose des mots sur une demande qui commence à s'articuler, quand on soutient le regard d'un tel, quand un adhérent s'inquiète des yeux gonflés d'un autre et lui demande « Tu vas bien ? » ou marque tout simplement « Tu as pleuré » - signe d'une adresse minimale, d'une reconnaissance minimale, retenue par rapport à toute volonté interprétative (à l'inverse, un « tu as l'air triste », ou encore « pourquoi es-tu triste ? » serait déjà un acte d'interprétation qui boucherait ce premier niveau de la fonction scribe). Tout cela, c'est porter la fonction scribe pour un autre. C'est soutenir la fonction-scribe au-delà de la valeur du transfert, indépendamment du fait qu'il y ait croyance dans le transfert ou pas. On voit bien ici comment chacun peut avoir une fonction scribe pour quelqu'un.

Nous pensons ici à Jean Oury qui parle des soignants qui à la fin d'une journée écriraient : « il ne s'est rien passé ». Or justement, là où apparemment il ne se passe rien, il y va de notre responsabilité de percevoir qu'il se passe quelque chose. Très minimalement, c'est par exemple parler des gens qui sont venus au Club tel jour d'ouverture, témoigner d'un passage. Témoigner d'un geste, d'une parole nouvelle, d'une envie, d'un silence... C'est-à-dire : acter que quelque chose s'est passé. Et parfois cela peut être acter la répétition, parfois aussi la surprise dans la répétition. C'est le seul endroit où nous semble devoir être convoquée la question de la responsabilité soignante - « travailler » au Club, c'est d'abord se responsabiliser à cet endroit-là : rester ouvert à l'événement du passage, à l'événement infinitésimal qui se joue dans la répétition du temps qui passe. Il est ici crucial de ne pas « comprendre », de ne pas chercher absolument à comprendre ce qui se passe pour l'autre. C'est en-deçà de l'interprétation.

Tenir à l'insistance de la singularité : trame institutionnelle et rassemblement

Cette nécessité de soutenir la fonction-scribe se marque par l'importance concédée à une certaine stabilité du lieu, une stabilité permettant l'insistance de diverses formes d'accroches, de la mise en mouvement de chaque singularité. Cette stabilité tient d'abord au repérage d'un lieu compris comme espace-temps : ça se passe quelque part et pas nulle part - « on est le 12, *au Club* ». Entendons que par « un » lieu, se suggère en fait le repérage d'une pluralité d'espaces-temps, délimités : les repas une fois par mois le mercredi, l'assemblée générale une fois par an, l'atelier chant tous les quinze jours, les voyages en France et à l'étranger tous les ans, en juin et en septembre, le lundi avec tels animateurs et animatrices et tels stagiaires... Cette distinctivité des espaces contribue à l'inscription des personnes au Club, là où une confusion des espaces, une instabilité pourrait conduire à des ruptures.

Cette stabilité est aussi permanence - permanence du lieu qui permet que trace soit gardée. Au Club, chacun peut « s'y retrouver », au sens que ce qu'il y inscrit ne tombe pas dans le néant, mais peut aussi être ressaisi au jour le jour²⁵. Il y a une mémoire du lieu qui garde trace des investissements de chacun. Le travail du lieu est aussi celui d'assurer une continuité dans la discontinuité, au jour le jour : que ce qui s'est construit un jour ne se défasse pas, ou que si ça se défait pour quelqu'un, le lieu puisse garder la trace de ce qui a été ébauché, fragment d'inscription. C'est un travail de reprise, presque au sens de la couture. L'institution soutient ici la dynamique temporelle de l'inscription : inscrire ce qui s'est passé en vue de l'avenir, de ce qui pourra encore advenir. Nous com-

²⁵ La logique de l'inscription est donc totalement à l'opposé des logiques qui mettent aujourd'hui les services de psychiatrie générale sous tutelle : tarification à l'acte, efficacité dans le temps, turnover et épuisement soignant, etc.. Une documentation abondante existe sur le sujet – elle sous-tend notre pensée mais nous ne nous y référerons pas ici.

prenons ici que la trace engage une temporalité : non pas simplement marquer une présence au présent, mais re-marquer, inscrire dans le temps, garder trace, marquer que ça a eu lieu. L'inscription est processus, processus d'un faire trace, tout contre l'effacement. Il s'agit de parier que dans le futur, cela aura peut-être de l'importance.

Délimitation qui tient aussi au rassemblement. Nous retrouvons ici la question du partage, compris dans un autre sens, celui de « solidarité » : le partage comme ce qui permet le rassemblement des inscriptions éparses, de ce qui se passe ici et ailleurs. Solidarité de ce qui s'inscrit dans un coin et ainsi passera dans un autre. D'où l'importance des moments où les choses peuvent se rassembler, se transmettre, en synthèse, dans les moments interstitiels, dans la salle commune, et partout où un rassemblement se produit (le rassemblement contre les effets de dispersion, d'éclatement). C'est tout l'enjeu du travail au niveau des « constellations » transférentielles : que ce qui se passe pour tel patient avec telle personne, tel objet, puisse être partagé avec ce qui se passe pour lui ailleurs. Ce rassemblement minimal n'est là encore pas forcément un acte interprétatif. Comme le remarque Michel Balat, « si la feuille d'assertion est un corps, alors elle peut être un corps à plusieurs. Mais le corps à plusieurs, c'est encore un corps, et c'est ce qui est important. Elle peut être le corps d'une équipe, elle peut être un corps que, parfois, il faut découvrir, car le seul fait de savoir, de connaître la feuille d'assertion, peut être un renseignement magnifique sur l'état d'une personne. Mais parfois la feuille d'assertion ne permet pas d'asserter grand-chose. On peut dire que quand elle est trop *dispersée*, elle ne peut plus inscrire. S'il y a trop de trous dans une feuille d'assertion – nous pouvons écrire tous les discours dans les trous –, eh bien c'est raté »²⁶

Entendons ici que la tenue, la consistance de la feuille d'assertion ne tient pas à une exhaustivité : il ne s'agit évidemment pas de se transformer en un Autre persécuteur qui enregistrerait tout. Et c'est précisément ici l'intérêt d'un dispositif « collectif » et non « dual » : chaque personne qui vient au Club choisit où il dépose ses bouts de singularité, et personne ne devrait pouvoir se les accaparer de façon totalitaire. Il y a une pluralité de scribes, et cette pluralité est nécessaire, non pas comme mouvement d'inscrire toujours plus, mais comme mouvement de pluralisation des singularités elles-mêmes, comme mouvement d'hétérogénéisation. Le collectif soutient ici ces bouts de singularité qui viennent faire trace du lieu, dans leur variabilité, leur discontinuité, voire leurs contradictions. La consistance d'une feuille d'assertion se tient donc sur cette ligne de crête entre deux risques : celui de son éclatement (déliation, qui peut prendre différentes formes comme celle d'un recroquevillement sur « son » transfert, signant un détachement du corps de l'équipe) et celui de sa totalisation (toute-puissance, ne pas accepter que les choses échappent)

26 Michel Balat, « Peirce et la clinique. » *Protée*, volume 30, numéro 3, hiver 2002, p. 9–24. <https://doi.org/10.7202/006864ar>

Épilogue : Totalisation interprétante vs espace vide pour l'inénarrable, l'insignifiance

Boucher les trous_

S'il est question de compléter la trame, nous parlerons ici des trous, les trous que chacune des voix que nous composons vient boucher, avec sa propre histoire, les trous que l'on vient combler, par peur du vide, ou par peur du risque de dislocation de la toile – ce qui ne cesse de reposer la question de comment se raconte et de qui raconte l'histoire dans un lieu. Est-ce que faire trace du lieu c'est nécessairement raconter une histoire ? Qu'est-ce qu'on marque et qu'on remarque au Club ? Qu'est-ce qui fait date ? Souvent, heureusement... et malheureusement, ce qui est « réalisé » ou produit. Nous partageons soudainement autour de certaines personnes, au moment où le Club a permis d'une manière ou d'une autre qu'il y ait *production*. Ainsi les peintures de telle adhérente, les tableaux-collages de tel autre... ceux-ci rejoignant l'histoire des artistes-peintres passés au Club ou dont l'activité artistique y a été relancée²⁷. Cette production peut aussi prendre la forme de tous les « franchissements subjectifs », c'est-à-dire de la mise en acte d'un désir : ainsi tel adhérent qui va prendre la responsabilité d'ouvrir le Club lors d'un dimanche du Hors-Club – moment où il peut marquer quelque chose d'une libération à l'égard de ses parents ; tel autre qui enfin a enfin mis la main à la pâte lors de la préparation des repas...

Il ne s'agit pas ici de dénigrer la nécessité de marquer ces productions de nouveautés, ces événements subjectifs, ni de dénier l'importance de cerner les effets de subjectivation – et de désubjectivation. Ni encore de dire que le partage en synthèse de ces productions n'est pas porté par le terreau d'observation des « petits riens », des évanescences, du banal, de l'inutile, des répétitions où se marque tout autant la singularité de chacun. Mais il est important de remarquer que c'est dans cette attention et ces attentes de subjectivation que s'opèrent certains « collages ». Ces derniers tiennent autant d'une formation (rôle interprétatif du psychologue) que de certains fantasmes, collectifs ou singuliers que l'on porte avec soi quant aux effets de (dé-)subjectivation. A quel endroit peut-on se décaler, par rapport à l'interprétation qui est attendue de nous, et qui nous pousse souvent à distinguer ce qui est un « bon » effet de subjectivation au milieu du reste (qui serait d'ailleurs composé de quoi d'autre ; de « mauvais » effets ?).

²⁷Dans quelle mesure ici ne sommes-nous pas pris dans la fascination et les projections inconscientes de l'artiste-fou ou du fou-créditeur ? Ou dans la nécessité d'inscrire le lieu dans une certaine « grandeur historique » : ces artistes-là sont passés au club.

Inénarrer_

En revanche, si l'on marque des effets, que peut-on « manquer » parfois au Club ?²⁸ Ne manque-t-on pas parfois, ou par choix, des moments d'insignifiance, de non-productivité, ou de non-avancée des membres du Club ? Souvent la répétition ennue, ou effraie – par la dimension mortifère qu'elle nous renvoie.

C'est là où il nous semble que la fonction scribe se situe au ras du réel ; ça se joue en-deça de l'interprétation des effets (mortifères ou subjectivants). C'est pour cette raison qu'il s'agit d'être prudents, de ne pas être interprétants trop vite. En réponse aux effets de répétition, la tendance peut en effet être plus ou moins forte qu'en tant que soignants, on se raconte *une* histoire, qui n'est pas la « leur », celle des gens qu'elle concerne et à qui pourtant elle devrait s'adresser. C'est un leurre efficace parfois une histoire, ça permet de trouver du sens là où sinon il faut faire venir les gens, se risquer à « expliquer » l'inexplicable.. Parfois c'est plus simple de dire qu'on va dans un Club de Scrabble. Ou qu'on « travaille » quelque part. Alors qu'en fait, ne « rien faire », accepter que le travail repose sur des effets d'inscription imprévisibles, qui se situent en-deçà de l'histoire qu'on se raconte, c'est beaucoup plus dur à mettre en œuvre, et à « expliquer ». C'est là où la question de la narration demande d'être interrogée, à l'aune de ce que la vie au Club permet d'entrevoir. Là où il nous revient de reconnaître et de défendre que parfois, pourtant, ce qui fait trace dans un lieu et se marque de par sa répétition, c'est précisément de l'inénarrable. Être là, non pas forcément à faire événement ou à le relever, dans la vie d'un autre. Mais soutenir ces micro-détails qui font la présence de certains, que parfois on considère comme faisant juste partie du décor ; ne pas en oublier d'autres, qui sont passés un jour, et qui peut-être reviendront ; inscrire l'infime de ce qui se trame. Soutenir la fonction-scribe et la présence des êtres de passage, ce n'est pas tant interpréter pour valoriser le nouveau qu'être là pour prendre soin de ce qui tient – et de la vitalité qu'il y a dans cette tenue d'une singularité.

Il s'agit donc toujours de veiller à ce que la trame institutionnelle – trame garante de la folie – ne soit pas bouchée par une histoire hégémonique, par un « discours unique » mais toujours réouverte par la pluralité des histoires, des fragments d'histoire, *et même des fragments non intégrables à une histoire*²⁹. Il s'agit donc de toujours veiller au jeu et aux espaces vides – en distinguant les trous comme non-lieu, non-inscription, des espaces vides qui préviennent des collages, des excès figeant de l'interprétation. Le partage de la fonction scribe est précisément à cet endroit-là, celui de

28 Question qui se distingue de savoir ce que l'on *perd* - c'est-à-dire le constat qu'on a fait plus tôt, qu'il y a toujours perte, qu'il y a toujours quelque chose qui reste...).

29 Nous pensons ici à Deligny et à la nécessité de penser l'inscription du « dehors », comme ce qui est inintégré à la logique du Sujet et des histoires subjectives. L'institution devrait pouvoir faire place à ce dehors, qui précisément ne s'institue pas.

laisser place à la multiplicité des inscriptions, et des interprétations de leurs effets. Il s'agirait aussi, avec Deligny, de continuer à penser au sein de l'institution un lieu pour l'ailleurs, le dehors, ce qui échappe à l'institution symbolique, et donc à une forme d'inscription symbolique.

Conclusion : Ouvrir

Quelqu'un passe la porte du Club cet après-midi. Il revient. Il est revenu. Peu de gens le connaissent, une personne le reconnaît, l'appelle par son nom, se réjouit de sa venue. Pourquoi cette personne revient-elle au Club, que ce soit une fois par semaine, une fois par mois, ou un jour, sans prévenir, parce que le Club s'est présenté à nouveau dans ses pensées et sur son chemin ? Et nous, pourquoi ce lieu continue-t-il de nous faire revenir, être « là » avec d'autres, inscrire, à chaque ouverture, le passage du temps ? « Qu'est-ce que je fous là ? »³⁰ de nouveau, au Club – comme pour réactiver cela qui fait trace, singulièrement, mais différemment à chaque fois. Et cela résume bien une autre leçon du Club Thérapeutique : au fond, on ne saura jamais trop bien pourquoi cette personne continue de venir, ce qui fait trace pour lui ou pour elle. On pourra se contenter de l'inscrire, d'opérer cette fonction-scribe qui fait que parfois, on peut participer de et à son désir ; qu'on peut (un peu) partager quelque chose qui s'appellerait le thérapeutique...

Olivier : « ...Na, na, na...

Alberto : - Mickael Jackson ?

Olivier : - Oui. » (intonation montante)

*

30 M. Depussé et J. Oury, *À quelle heure passe le train... conversation sur la folie*, Paris, Calmann-Lévy, 2003, p. 25.